

Le Vaudois et la terre vaudoise

Autor(en): **Vallotton, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 41

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LÈ DUVE CLLIÈRE

Lè bouibo, quand sant dzouveno, voliant tot savà, tot cougnâitre. Vo diant adî : Porquie çosse ? porquie cein ? et l'est dâi coup gaillâ maulèzi de lau repondre.

Lo petit craset à Jérémie dâi Porrâ l'ètâi quemet lè z'auto, courieu quemet onna fenna et bon po adî demandâ, pire qu'on dzudzo. On coup demande dinse à son père :

— Père, co est-lè que l'a fè lo sèlau.

— L'è lo bon Dieu, mon petit.

— Et qu'est-te que l'est que lo sèlau.

— L'est onna pucheinta fliamma, pe grocha que ti lè tschaffâiru que t'a z'on z'u vu. Cein bourla, retsaude, et pu cein no clière et on vâi bi tota la dzorna.

— Vâi mâ', porquie lo sèlau clière-te pas assebin tandu la né.

— Gros fou, lâi a pas fauta. La né lâi a la lena.

— Et la lene, qu'est-te que l'è ?

— La lena, pardieu, l'è la lena. L'è onn'affère que resseimblie ài fremâdzo dâi z'auto iâdzo, devant que lâi ausse dâi baron. Dusse ftre assebin on fû, que retsaude pas atant que lo sèlau, et que clière pou. L'a ètâ fête po lè z'a-mouâirau, po que vâyant on bocon bi. T'i oncora traou petit po que t'è diesso tot cein.

— Adan lo bon Dieu no z'a dinse baillî duve clière ?

— Oï, onna clière et on craizu. Quand la clière l'è dètieinta, eh bin ! l'allume lo craizu.

Lo mousse l'a comprâ. L'è véré cein, lâi a duve clière, lâi avâi jamé peinsâ. Et pu son père lâi avâi bin su espilquâ.

Mâ ! tot paraî, lo botassou dautrâi dzo ein aprî, na vâi-te pas âo ciè, on dzo que lo sèlau l'ètâi bin biau, vè dhi z'hâore de la matenâ, ne vâi-te pas assebin la lena. Quemet ! Lè dou ein mimo temps. Qu'est-te que cein voliève à dere ? Le va vè son père.

— Père, que lâi fa.

— Que vâo-to, mon valet.

— Père, crâio que lo bon Dieu l'a ôbliâ de dètieindre lo craizu sti matin quand l'est que l'a met la clière. Ne crâio pas que mè faut vito alla lo dere âo menistre ?

MARC A LOUIS.

A PROPOS DE CÈPES

Mon cher *Conteur*,

PUISQUE tu nous a mis l'eau à la bouche avec tes bolets, tu permettras bien à l'un de tes lecteurs, grand amateur et chasseur de cryptogames, une petite digression sur cet objet si délicat et savoureux.

La chasse aux bolets, comme la mer du poète, a des attraits puissants pour qui sait et peut la pratiquer. Si la course aux morilles est plus passionnante, à cause de la rareté de ce champignon, celle aux cèpes a combien plus de charme ! Errer dans les grands pâturages du Jura, tout au long des vastes sapinières si calmes pendant ces merveilleuses journées de fin septembre, au ciel limpide et si lumineux, quel contentement d'esprit et quel profit... pour l'estomac ! C'est faire provision, non seulement de nourriture, mais surtout de bonne humeur et de santé. Et même si l'on revient bredouille, ou presque, on rapporte toujours tout plein son corps de grand et bon soleil.

Et, pour les gourmets, une remarque au sujet de cette recommandation du Dr Bourget : « Ne récoltez pas les bolets trop gros ; ils sont coriaces... etc. ! » Comment a-t-il pu dire cela ? Il y a de gros bolets sains, tendres, parfumés, exquis, parce qu'ils ont crû normalement, comme il y en a de petits, mal venus, mal conformés et de chétive saveur. C'est la différence entre un fruit bien mûr et celui qu'on cueille avant son entier développement. L'entrefilet suivant, tiré de la *Feuille d'avis de Ste-Croix*,

prouvera que les gros bolets ne sont pas à dédaigner :

Encore un bolet. — Dans les pâturages des Bourquins, un de nos abonnés a trouvé un gigantesque bolet mesurant 86 cm. de circonférence, 23 cm. de haut et qui avait le poids modeste de 1 kg. 400 gr. Ce délicieux cryptogame a fait le régal de cinq personnes pour un dîner.

Enfin, je donne aux amis du *Conteur* une recette de « soupe aux bolets », recette inventée et pratiquée pour la première fois par votre serviteur au cours d'une randonnée à la cabane de Barberine, et qui me vaudra, — j'y compte du moins, — de passer à la postérité en compagnie de Brillat-Savarin. Elle permet justement d'utiliser ces « chapeaux » de bolets, mûrs à point et si parfumés, que le vulgaire chasseur repousse d'un coup de pied méprisant. Essayez donc ma recette et donnez-en des nouvelles ! Son seul défaut est de n'être pas économique, à ce moment surtout.

Soupe aux bolets.

Coupez en tranches minces des chapeaux de bolets bien mûrs et parfumés. Faire bouillir pendant dix à quinze minutes, avec un peu d'eau (pas trop !) branche de céleri, un peu de thym officinal, sel et poivre, suivant les goûts. Rôtir d'autre part des croûtons de pain avec menus morceaux de lard fumé, entremêlé. Au moment de servir, ajouter du lait, suivant quantité voulue, puis, quand l'ébullition commence, mettre les croûtons, un morceau de beurre, des herbes, et servir ! T. R.

UN BEAU RÊVE

Nous trouvons, par hasard, la pièce de vers que voici dans un journal français datant d'avant-guerre, oh ! bien avant la guerre. Son auteur a dû songer à tant de braves négociants qui, dès le jour même où ils ouvrent boutique, ne songent qu'au jour où, passant la main à un autre, ils pourront s'accorder, « après fortune faite », d'heureux loisirs.

A quoi je passe mon temps.

Grâce à la chance opportune,
J'ai très bien vendu mon fonds,
Après avoir fait fortune
Dans l'commerce des chiffons.
Tout entier à mon affaire,
J'ai trimé pendant longtemps,
Maintenant, j'ai plus rien à faire
C'est à ça que j'pass' mon temps !

D' m'amuser je n' suis pas chiche,
Quand d'chez moi j'viens à sortir.
A Paris, quand on est riche,
Il faut bien se divertir !
Ainsi, lorsque dans la rue,
Il arriv' des accidents,
Sur le trottoir j' fais l' pied d' grue :
C'est à ça que j' pass' mon temps !

Parfois dans mes p'tits voyages,
N' sachant où porter mes pas,
J'assiste aux mess's de mariages
De gens que j' ne connais pas ;
D'autres fois, pour me distraire,
Quand il pass' des enterrments,
J'suis le convoi jusqu'au cim'tière :
C'est à ça que j' pass' mon temps !

Je suis fou de la musique ;
Grand amateur de l'art pur,
J'ador' l'opéra-comique,
Bien qu' d'oreill's j' sois un peu dur.
Quand d'*Haydée* ou d'*Mireille*,
J'écoute les airs charmants,
J' n'entends rien, mais j' prêt' l'oreille :
C'est à ça que j' pass' mon temps !

Le soir, nous f'sons notr' sortie
Avec Michel et Bouvard.
Nous allons faire un' partie
Dans un café du boulevard.
Dans un petit coin l'on s' parque ;
On fait l'*bézigue* en quinze cents.
Les autr's j'ou'nt, c'est moi qui marque :
C'est à ça que j'pass' mon temps !

Parfois, au Jardin-des-Plantes,
Lorsque revien'nt les beaux jours,
J' vais voir les bich's pétulantes,
L'hippopotame et les ours.
Pour fair' rir' l' mond' qui s'amasse,
Les pioupiou, les bonn's d'enfants,
Aux sing's j' fais la grimace :
C'est à ça que j' pass' mon temps !

Quand on tir' l' feu d'artifice,
Pour ne pas perdre un pétard,
Dans l'monde étroit'ment je m' glisse ;
Mais j'arriv' toujours trop tard !
J'éprouve une gêne extrême
Au milieu des assistants.
J'vois rien, mais j' regarde tout de même :
C'est à ça que j' pass' mon temps !

Avec sa fill', sa compagne,
Chaque été mon successeur
Va s' prom'ner à la campagne,
A la maison de sa sœur.
Alors, v'là comme il pratique :
Pour n' pas perdre ses clients,
Y m' prie d' garder sa boutique :
C'est à ça que j' pass' mon temps !

JULES JOUY.

LE VAUDOIS ET LA TERRE VAUDOISE

Ce titre est celui du deuxième chapitre d'un intéressant ouvrage dont la première livraison vient de sortir de presse. Il s'agit des « *Albums suisses d'économie politique* » (série Encyclopaedia) Le premier de ces albums est consacré au *Canton de Vaud*. Il est publié sous la direction de l'*Astet*, association suisse pour l'organisation du Travail et de la documentation, sous les auspices du Département vaudois de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, de la Municipalité de Lausanne, de la Chambre vaudoise du commerce et de l'industrie et de l'Union vaudoise des Sociétés de développement.

Nous ne croyons pouvoir donner un meilleur témoignage de l'intérêt que présente cette publication qu'en reproduisant les lignes ci-dessous, extraites de l'article dans lequel Benjamin Vallotton traite des « Vaudois et de la Terre vaudoise ».

Les premiers habitants de la Grèce se désignaient *autochtones*, c'est-à-dire fils du sol qui les avaient portés et enfantés. En un cadre moins classique, les habitants du canton de Vaud n'auraient-ils pas le droit, eux aussi, de se proclamer autochtones.

Peu de pays, en effet, sont aussi nettement dessinés, mieux faits pour retenir les hommes aux lieux qui les virent naître, pour les marquer d'une empreinte, pour attirer aussi ceux que nourrit une terre ingrate.

Placés au carrefour de puissances rivales, sur les routes qui mènent en Italie et dans le midi de la France, nos ancêtres connurent des temps fort durs, des maîtres aux boucliers ronds et aux têtes carrées ; les Romains battus, refoulés, ils virent accourir Burgondes et Allamans ; ils subirent les incursions sarrasines ; ils s'inclinèrent devant les Savoyards, puis les Bernois. Que faire, quand on n'est pas le plus fort ? Se soumettre, accepter, en apparence au moins goguenarder dans les coins, cultiver la prudence, l'astuce, fumer ses champs, vendre ses produits au vainqueur le plus cher possible, n'est-ce point là ce qu'on appelle la sagesse ? Une sagesse de paysans, car nous sommes, Dieu merci, un peuple de paysans et nous resterons tels ; une sagesse qui a le temps, qui voit loin, qui laisse couler l'eau sous les ponts, qui sait que chaque chose vient à son moment et que le maître d'aujourd'hui tombera sur le nez quand son pied rencontrera la pierre cachée sous l'herbe.

Etonnez-vous dès lors que le Vaudois soit prudent, un tantinet hésitant, ami des compromis, des conciliations, des solutions mixtes comme disait un municipal ; qu'il aime boire un verre pour se donner le temps de trouver une réponse ; qu'il répète volontiers, avec son bon accent : « Le feu n'est pas au lac... », et aussi : « Si vous croyez qu'il n'y a qu'à... ».

Parvenue sur le tard à la majorité politique, l'âme vaudoise s'épanouit enfin depuis un siècle au grand soleil de la liberté. Alourdie par une longue servitude, elle a progressivement pris confiance; elle a su montrer que sa réserve, que sa traditionnelle méfiance cachait une vaillance tranquille, une énergie collective, qu'il n'est pas toujours nécessaire de courir, de s'essouffler, pour arriver au but. Il n'y a de progrès vrai, durable, pense-t-elle que dans la lenteur. Bâtit-on sa maison dans l'espace d'un matin? Et puis convient-il de se hâter quand on habite un aussi beau pays?

Car il est beau. Enclos d'une double barrière, celle des montagnes et celle des lacs, mollement assis au pied des collines, avec ses vergers, ses vignes, ses presqu'îles, sa lumière annonciatrice de l'Italie, il offre au miroir du ciel un visage radieux, rêveur parfois.

Cette unité géographique, qui n'exclut point la variété des détails, crée l'unité du tempérament, du caractère, de l'accent, du geste. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, on se sait, mieux, on se sent Vaudois.

BENJAMIN VALLOTTON.

LE TOUR DU LAC EN 1845

II

EN 1841, il s'en fallut de peu qu'il ne sombrât; le 18 juillet, un dimanche, vers neuf et demi heures, un ouragan formidable se déchaîna contre la côte suisse; l'*Aigle* arrivant à Nyon ne put pas être accosté par le bateau radeleur; il décrivit alors une courbe pour revenir accoster; les vagues étaient énormes et déferlaient sur le pont du bateau. Au moment où il allait reprendre sa route pour Rolle, les passagers supplèrent le capitaine de ne pas continuer sur la côte suisse; ils étaient affolés; le service de la machine était difficile, pour les chauffeurs comme pour l'équipage; il fallait se cramponner aux parois. L'*Aigle* fit alors pointe au vent et traversa pour aller se réfugier dans le port de Messery sur la côte de Savoie; il put rentrer le soir à Genève. C'est grâce à l'énergie, au sang-froid du mécanicien et du capitaine que l'*Aigle* évita le naufrage. En souvenir de cette journée et en témoignage de reconnaissance, la Société de l'*Aigle* fit établir une broche offerte au mécanicien et une au capitaine. Cette broche artistique se compose d'un aigle en or ciselé, tenant entre ses serres une peinture sur émail, représentant l'*Aigle* soulevé sur la crête des vagues pendant l'ouragan. Ce bijou figure dans les salles des Emaux au Musée des Arts décoratifs de Genève comme travail de bijouterie genevoise.

Le même jour, l'*Helvétie*, partie de Genève, dut s'arrêter à Genthod; les vagues menaçaient de jeter le bateau contre les enrochements; les sapeurs-pompiers de Genthod apportèrent leur aide pour amarrer l'*Helvétie* qui chassait sur sec ancrés. Les journaux de l'époque donnèrent des détails sur cet ouragan qui dévasta toute la côte suisse; il y eut plusieurs grandes barques naufragées sur le lac¹.

Nous arrivons à Nyon. La bise est moins forte. Deux bateaux radeleurs, chargés de monde abordent l'*Aigle*. A partir de Rolle, la bise cesse de souffler. Nous admirons le vignoble vaudois et Morges; puis l'air du lac excitant l'appétit, nous passons aux premières pour dîner. Voici le restaurateur Treuthardt, une figure bien connue des Genevois, vieille connaissance, un beau type de Bernois, qui a séjourné plusieurs années en Angleterre, avant de pren-

¹ *Journal de Genève* du 27 juillet 1841: Dimanche 18. Ce matin, vers neuf et demi heures un orage épouvantable a éclaté sur le lac; l'*Aigle* n'ayant pu être rejoint par le bateau radeleur passa une seconde fois devant Nyon puis lorsqu'il voulut prendre le large les voyageurs protestèrent; il alla se réfugier dans le port de Messery, attendant la fin de l'orage. Trois barques sombrèrent tout près. C'était un spectacle imposant de voir avec quelle vigueur l'*Aigle* luttait avec tant de puissance prouvant la supériorité de ses belles machines.

dre le restaurant du *Guillaume Tell*, puis de l'*Aigle*. Le père Treuthardt est un splendide gaillard, rasé comme son beau-frère Hoock. Il est toujours souriant et affable et tient aussi le café du Grand Quai, en face du débarcadère¹. L'*Aigle* est réputé pour sa bonne cuisine et pour sa carte des vins. Nous prenons place pour dîner, presque toutes les tables sont occupées par des touristes, presque tous des Anglais. Nous savourons du jambon de Berne exquis, fera du lac, sauce genevoise, pommes de terre frites comme on n'en mange que sur l'*Aigle*, le tout arrosé d'une bonne bouteille d'Yvorne extra. Puis nous remontons sur le pont. Voici le vignoble de Lavaux, Vevey, Chillon. Débarqués à Villeneuve, nous nous installons sous les arbres du port, admirant le haut-lac, l'embouchure du Rhône, la Dent du Midi, les montagnes de la Savoie et savourant entre temps une bouteille de Villeneuve premier choix en attendant que la cloche du bateau sonne le retour.

A deux heures nous repartons par un temps radieux, et de nouveau se déroule le panorama. Nous touchons les mêmes ports, et arrivons à Genève à la tombée de la nuit, l'*Aigle* entre par la porte de l'estacade; le courant est violent, le bateau ne peut virer complètement entre le île et le quai; il se dirige en amont du débarcadère et laisse tomber son ancre; la chaîne se déroule bruyamment autour des piquets en fer, une « liquette » montée par deux bateliers vient prendre l'amarre qu'on leur lance du bateau et va la fixer aux crochets du quai. Poussé par le courant, le bateau arrive contre le débarcadère; nous voici de retour, enchantés de notre journée. La soirée est si belle que nous en profitons pour aller nous asseoir à l'île Rousseau (Ile des Barques), installés sur un banc, à la pointe de l'île. Le Léman s'étend devant nous. Les quais s'arrêtent vers l'Hôtel des Bergues. Nous voyons quelques murailles des anciens remparts, le fossé qui va jusqu'au pont de fil de fer du Cendrier, plus loin la grève des Pâquis. Plusieurs grandes barques viennent aborder vers les chantiers des Pâquis, puis de nombreuses embarcations à voiles et à rames vont se garer dans le port formé par les remparts qui va jusqu'au pont de fil de fer du Cendrier. L'horloge du Molard frappe neuf heures, et la cloche du garde du port sonne, annonçant qu'on va tendre les chaînes qui ferment l'entrée du port. Nous nous séparons. En passant près de l'*Aigle*, nous voyons encore un peu de vapeurs qui sort de la cheminée sur le pont, le batelier de garde pour la nuit, à cause du feu; il veille aux amarres, afin que le bateau n'aille pas s'appliquer contre le pont des Bergues.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

32

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Le droit n'en alla pas mieux, je n'y trouvais aucun plaisir, et, lorsque j'eus perdu ma Juive, je cessai toute espèce de travail. Nulle ambition, nul goût à rien; plus de crayons, plus de livres, hormis un seul qui ne quittait guère mes mains. Les semaines, les mois s'écoulaient ainsi, et mon pauvre oncle s'en affligeait, sans néanmoins m'adresser des reproches.

Un jour que j'étais monté chez lui, j'allai m'asseoir à mon ordinaire auprès de sa table. Il était à ses livres, occupé à transcrire une citation. Je remarquai le tremblement de sa main, ce jour surtout où, plus mal assurée que de coutume, elle formait des caractères incertains. Les signes croissants de cette insensible atteinte de l'âge provoquèrent en moi une tristesse qui commençait à me devenir familière, et, à défaut d'autre objet, mes pensées se tournèrent de ce côté.

¹ La belle-fille de M. Treuthardt, Madame Treuthardt habite encore Lausanne (La Caroline, à Cour).

C'est que cet oncle, que j'avais sous les yeux, était ma Providence sur la terre, et, aussi loin que pussent remonter mes souvenirs, ils ne me montraient d'autre appui que le sien, d'autre paternelle affection que la sienne. On a pu le conclure des récits qui précèdent; mais, si l'on veut bien remarquer qu'à ce bon oncle je n'ai pas encore consacré une page qui le fit connaître, on m'excusera si je me livre avec complaisance au plaisir d'en parler ici.

Mon oncle Tom est connu des savants, de tous ceux, par exemple, qui s'occupent de la glyptique grecque ou de la bulle *Unigenitus*; son nom se lit au catalogue des bibliothèques publiques, ses ouvrages s'y voient aux layettes écartées. Notre famille, originaire d'Allemagne, vint s'établir à Genève dans le siècle passé, et, vers 1720, mon oncle naissait dans cette vieille maison qui est proche du Puits-Saint-Pierre, ancien couvent où subsiste encore une tour de l'angle. C'est tout ce que je sais des ancêtres de mon oncle et des premières années de sa vie. J'ai lieu de croire qu'il fit ses classes, qu'il prit ses grades, et que, se vouant au célibat et à l'étude, il vint se fixer bientôt après dans cette maison de la Bourse française, ancien couvent aussi, où s'est achevé tout entier le cours de sa longue vie.

Mon oncle vivant avec ses livres et n'ayant point de relations en ville, son nom, connu de quelques érudits étrangers et principalement en Allemagne, était presque ignoré dans son propre quartier. Nul bruit dans sa demeure, nulle variété dans ses habitudes, nul changement dans sa mise antique; aussi, comme tout ce qui est uniforme et constamment semblable, comme les maisons, comme les bornes, on le voyait sans le remarquer. Deux ou trois fois pourtant, des passants m'arrêtèrent pour me demander quel était ce vieillard; mais c'étaient des étrangers que frappait son allure ou sa mise, différente de celle des autres passants. « C'est mon oncle! » leur disais-je, fier de leur curiosité.

De ce genre de vie et de goûts dérivait certaines habitudes d'esprit. Si mon oncle, homme d'étude, ignorait le monde, d'autre part, plein de foi en la science, il prenait dans les livres ses doctrines et ses opinions, apportant à ce choix, non pas l'impartialité suspecte d'un philosophe, mais le calme d'un esprit qui, étranger aux passions et aux intérêts du monde, n'a ni hâte de conclure ni motif pour pencher. Ainsi, toutes les hardiesses de la philosophie lui étaient familières, et il avait débattu avec non moins de soin jusqu'aux plus ardues questions de la théologie, sans qu'il fût facile de deviner quelle était au fond sa croyance religieuse. Quant à la morale, il l'avait étudiée avec ce même esprit d'érudition, pour connaître plus que pour comparer; en telle sorte qu'il était tout aussi malaisé de démêler quels étaient les principes qui dirigeaient sa conduite. En fait de croyances comme en fait de principes, rien ne l'étonnait, rien ne l'irritait; et si ses convictions étaient faibles, sa tolérance était entière.

Ce portrait que je trace de mon oncle lui ôtera l'affection de bien des lecteurs, peut-être leur estime. Je m'en afflige, et d'autant plus qu'à cause de cela je sens moi-même décroître mon amitié pour eux. A la vérité, quand il s'agirait de juger si l'espèce de scepticisme que j'attribue à mon oncle est une chose bonne ou mauvaise en elle-même ou par sa tendance, je serais, je m'imagine, d'accord avec ces lecteurs; mais je me sépare d'eux dès qu'ils s'autorisent de la nature d'une doctrine pour refuser leur affection et leur estime à l'homme qui la professe, si cet homme est bon et honnête.

(A suivre.)

Philosophie. — Place de la Palud, deux chevaliers de la voirie, soufflant après un coup de balai.

— Dis!

— Hein?

— Tu as lu, sur la *Feuille*, 2000 grippés en ville.

— Eh bien, quoi?

— Pense-te voir, toutes ces cartes de pain en moins!

Kefol NEURALGIE MIGRAINE BOITE 100 TABLETS 180 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS